

Claude Duchet, « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », dans *Littérature*, n°1, 1971, p. 5-14 :

1. « Or, le terme de socio-critique commence à se rencontrer çà et là. S'agit-il d'un simple rapiécage onomastique pour désigner à neuf la critique « positiviste » (explication de l'arbre par la forêt), ou du déguisement d'une certaine critique marxiste (dialectique de l'arbre et de la forêt) ? S'agit-il d'une dénomination commode et synthétique qui couvre des entreprises diverses sur les chantiers ouverts par Lukàcs, Auerbach, Goldmann, ou d'autre part les néo-formalistes ? S'agit-il plutôt d'une spécificité qui s'affirme ou se cherche, au confluent de plusieurs courants (marxistes et structuralistes), d'une rencontre pour un projet commun de disciplines qui ont élaboré chacune dans leur sens leur méthodologie propre : lexicologie, stylistique, sémantique, sémiologie... et aussi sociologie, histoire des idées ou des mentalités, psychanalyse, anthropologie... ? En ce cas, quel serait le projet et sur quoi porterait-il ? »
2. « Il ne s'agit pas pour [la sociocritique] d'interpréter un système symbolique, mais de remonter vers l'in-su du texte, de lire un discours non tenu, ou invisible par trop d'évidence, de saisir l'instance du social non dans la Loi, mais dans les légalités socio-

culturelles, vécues et non pensées. Dans un autre langage, il s'agit de distinguer entre en-soi et pour-soi du texte, être de classe et position de classe. Sur ce point, une intuition de Michelet me paraît éclairante : « Le tort du peuple quand il écrit, c'est toujours de sortir de son cœur, où est sa force, pour aller emprunter aux classes supérieures des abstractions, des généralités. Il a un grand avantage, mais qu'il n'apprécie nullement : celui de ne pas savoir la langue convenue, de n'être pas, comme nous le sommes, obsédés, poursuivis de phrases toutes faites, de formules qui viennent d'elles-mêmes, lorsque nous écrivons, se poser sur le papier. » (*Le Peuple*, II, p. 196 ; Hachette, 1846. C'est moi qui souligne. Le passage m'a été signalé par Renée Balibar, qui travaille sur ces problèmes de langues.) Le texte peut être commenté par ces remarques de P. Bourdieu : « L'œuvre est toujours ellipse, ellipse de l'essentiel : elle sous-entend ce qui la soutient. (...) Ce que trahit le silence éloquent de l'œuvre, c'est précisément la culture (au sens subjectif) par laquelle le créateur participe de sa classe, de sa société, de son époque » (« Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps Modernes*, nov. 1966, p. 897. Voir aussi la notion de « liaison extra-textuelle » proposée par Iouri Lotman, *Change*, 6, notamment p. 70.) Il suffit par exemple de songer au « personnage » du prolétaire pour évaluer, sous le dit du texte, la force répressive d'une pratique presque exclusivement bourgeoise de la littérature, même (surtout ?) chez Zola. »

3. « Mais [l'œuvre] lit aussi l'histoire, et quelle que soit la qualité de la lecture, celle-ci ne peut, selon nous, échapper à son statut social si l'on veut bien admettre que les conditions de réception d'un texte le créent en partie. »

4. « Le texte, dans sa génération, doit ruser sans cesse avec ce qui dans son choix même n'est pas choisi et l'engage hors de sa voie. »

Claude Duchet (dir.), *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.

5. la sociocritique « s'efforce de contribuer à la mise en place d'une critique matérialiste et au développement de la recherche marxiste. Elle ne pourra avancer dans cette direction que par le dialogue avec les enseignants et chercheurs qui intègrent à leur réflexion et à leur pratique une préoccupation du social [...] ».

Alain Vaillant, « De la sociocritique à la poétique historique », première publication dans *Texte*, revue de critique et de théorie littéraire, no 45/46, 2009, p. 81-98.

6. « la sociocritique se définit moins par des concepts précis que par une commune éthique professionnelle, la conviction que « la préoccupation du social » doit aussi se marquer dans la manière d'étudier et d'enseigner la littérature, autrement dit encore que la recherche littéraire est un moyen, parmi d'autres, de manifester un engagement politique concret. »
7. « la sociocritique ne serait-elle pas simplement le nom que les dix-neuviémistes (une partie d'entre eux) auraient donné à l'étude de leur corpus, compte tenu de ses particularités formelles — dont l'examen relèverait, non d'une théorie critique, mais d'une histoire littéraire s'assumant comme telle ? »
8. « la sociocritique était dans son principe et sa motivation mêmes de gauche, et impliquait la volonté de parler autrement de la littérature, de lui ôter son halo idéologiquement suspect de sacralité esthétique, de la replacer dans l'ensemble complexe des réalités sociales et culturelles où elle figure au même titre que toutes les autres. Cette ambition désacralisante s'est traduite concrètement par l'engagement des sociocriticiens dans de grandes entreprises éditoriales qui avaient pour objectif de diffuser cette nouvelle vision

de la littérature : Claude Duchet en codirigeant avec Pierre Barbéris le volume consacré au XIX^e siècle dans le *Manuel d'histoire littéraire de la France* des Éditions sociales, Henri Mitterand en pilotant aux éditions Nathan le profond renouvellement de tous les manuels scolaires de français, dont plusieurs ont fait date et ont marqué profondément de leur empreinte une ou deux générations d'enseignants. Mais le déclin des études littéraires, l'évolution consumériste et technologique de nos sociétés occidentales, le reflux de la culture française dans un système de plus en plus mondialisé, toutes ces raisons et d'autres encore du même ordre ont encouragé un repli frileux vers les valeurs littéraires, une défense de la bonne vieille littérature, abstraitement considérée comme la seule légitime dépositaire des valeurs humanistes. Les littéraires de gauche se sont alors mis à défendre les valeurs mêmes contre lesquelles la sociocritique avait essayé de lutter en prônant la lucidité historique contre la révérence culturelle. Autant et même davantage que les autres, étant plus profondément hostiles à la société où ils vivaient, ils ont repris à leur compte, avec la passion excessive des nouveaux convertis, un discours de plus en plus nostalgique sur la littérature, une représentation massivement patrimoniale faisant la part belle aux rééditions, aux biographies, à l'exhumation des correspondances et des reliques auctoriales. Bref, pour le bonheur des tenants de l'histoire littéraire traditionnelle qui n'en demandaient pas tant, ils ont eux-mêmes déserté les rangs de la sociocritique, dont

l'échec, en France, est donc d'abord politique, et logiquement contemporain du déclin idéologique de la mouvance marxiste. »

9. « Mais, surtout, la sociocritique a contribué puissamment à redonner force et autorité au sacrosaint principe qui tient depuis toujours pour acquises la singularité et la supériorité esthétiques du texte littéraire, au détriment de son intégration dans le vaste tissu discursif qui est son vrai terreau historique — donc, au détriment de ce qui *devrait être la raison d'être de la sociocritique*. Il en découle, dans la sociocritique française, une perpétuelle mauvaise conscience (ou mauvaise foi), où l'on ne cesse de faire semblant de vouloir s'éloigner du texte que pour s'y lover le plus voluptueusement possible ».

Pierre Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques* [En ligne], 151-152

10. « C'est dans la spécificité esthétique même, la dimension valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle la socialité »

11. « Raccorder une construction herméneutique dont le critique est responsable à des faits matériels concernant la carrière ou l'existence de l'auteur, c'est ou bien rejoindre une tradition occultiste qui voyait partout la patte d'une conspiration de la matière ou bien chérir sans le savoir le fétichisme épistémologique. »

Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars (dir.), *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques. Pour Claude Duchet*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992.

Edmond CROS, *La sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 2003, 206 p.

AMOSSY, Ruth et HERSCHBERG PIERROT, Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue - discours – société*, Nathan, 1997.

ANGENOT, Marc, *Le Cru et le faisandé. Sexe, discours social, et littérature à la Belle Époque*, Bruxelles, Labor, 1986.

DUBOIS, Jacques, *Les Romanciers du réel*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points-lettres », 2000.

Alain Vaillant, Marie-Éve Thérenty, *1836: l'an I de l'ère médiatique, étude littéraire et historique du journal La Presse, d'Emile de Girardin*, Nouveau Monde, 2001.